

Jean-Jules Richard au présent (Entretien avec Reginald Martel)

Réginald Martel

Volume 14, numéro 3 (81), juillet 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Martel, R. (1972). Jean-Jules Richard au présent (Entretien avec Reginald Martel). *Liberté*, 14(3), 40–52.

Jean-Jules Richard au présent

(Entretien avec Réginald Martel)

Jean-Jules Richard : ... parler n'est pas mon bag. Quand j'étais petit, ma mère me disait toujours : « Il faut parler au monde ! » Moi, je disais non, parce que quand je parlais à une madame, elle me répondait. Et quand elle me répondait, toute sa figure se défaisait et alors elle n'était plus aussi belle qu'avant.

J'étais le cadet, l'enfant gâté. C'est pour cela que ma voix ne s'est jamais développée : on ne m'a jamais laissé pleurer. Je suppose qu'on me berçait.

J'ai quitté ma famille pour la première fois à quatorze ans. C'était courant dans le village. Il fallait faire de la place pour les autres, à moins d'être fermier. Quant à l'école, à quatorze ans on était devenu plus instruit que la maîtresse.

Peut-être est-ce dès ce moment que j'ai pris le goût de voyager. Mon père m'emmenait à Québec. On a pris les gros chars à Saint-Valier, puis le bateau de la traverse à Lévis. Arrivés à Québec, mon père m'a emmené à la taverne de l'Hôtel Brochu, tout près du traversier. A cinq ans, j'ai pris

C'est à la Rencontre des Ecrivains, à Sainte-Adèle en 1971, que Gilles Archambault, romancier et réalisateur à la radio d'Etat, eut l'idée de demander une interview au plus secret, peut-être, des écrivains québécois. L'interview fut enregistrée à l'automne et diffusée en trois parties à l'émission Horizons, au printemps de 1972. Jean-Jules Richard nous avait prévenus : « Parler n'est pas mon bag ». On reconnaîtra, en effet, dans le montage qui suit, que Richard préfère l'ellipse aux longs bavardages ; c'est à travers son humour assez spécial que l'homme, sans doute malgré lui, se révèle.

R.M.

là mon premier verre de bière. La taverne n'a pas changé ; j'y vais chaque année en pèlerinage.

Ma mère, qui demeurait très loin des écoles, n'avait pas eu la chance d'apprendre à lire. Elle a toujours dit : « Mes enfants, je vais les faire instruire. » J'ai fini par m'intéresser à l'école. J'ai fait des devoirs de poésie, des alexandrins. Il s'agissait de suivre *l'Art poétique* de Boileau. Je pense que c'était un jeu. On l'enviait, le petit bonhomme qui pouvait faire des poèmes dans ce temps-là.

Réginald Martel : Et faisait des déclamations devant le piano ?

JJR : Eh oui, j'ai fait ça ! Habillé tout en blanc.

Vers l'âge de quinze ans, quand ma famille est partie pour l'Abitibi faire un coup d'argent avec le bois de pulpe, j'ai écrit deux romans, dans des gros cahiers lignés en rouge. Quand je suis parti pour le collège, un peu après, on a fait flamber ça.

Dans le premier roman, il s'agissait de l'histoire d'une vieille fille qui était devenue folle ; sa famille voulait lui voler son héritage. Dans le deuxième, c'était encore une bonne femme du village, qui était sourde et muette et qui avait toutes sortes d'aventures.

RM : Ce n'était pas inspiré de lectures, mais de ce que vous aviez observé dans votre milieu.

JJR : Oui, parce que je n'avais pas encore lu de romans. Mes soeurs en avaient pourtant et elles en lisaient dans *la Revue populaire*. Je me suis aperçu que c'étaient des petites choses à l'eau de rose. Mais je lisais les critiques et je voyais qu'on comparait toujours les auteurs canadiens aux auteurs français. On disait par exemple : « C'est notre Paul Bourget, c'est notre Henry Bordeaux », auteurs à la mode dans le temps. J'ai décidé à ce moment-là que personne ne me comparerait à personne, c'est-à-dire à des écrivains français.

Ma première nouvelle est parue dans une revue pour agriculteurs. Je crois que c'était *le Terroir*, je ne suis pas sûr. La nouvelle était située en Abitibi.

RM : Vers 1926, vous avez fait comme tout le monde, vous êtes allé au collège classique.

JJR : J'avais le goût d'en apprendre un peu plus et, surtout, de changer d'air : ma maladie de toujours, qui m'a beaucoup fait voyager.

Je me suis fait mettre dehors après moins de deux ans. On a dit que c'était pour indiscipline, je ne sais pas. J'avais engueulé un professeur qui était en train de punir un petit bonhomme : il ne le lâchait pas.

Et puis là, j'ai fait de la poésie. Des tonnes. Evidemment, il n'en reste rien. Tout ça a brûlé.

RM : C'est plein d'incendies dans votre carrière littéraire. Les manuscrits n'ont pas eu de chance. Ou peut-être en ont-ils eu ?

JJR : Peut-être... c'est peut-être aussi bien. D'ailleurs, après, je suis parti. Je ne pouvais pas apporter ça : c'est du bagage à traîner !

J'ai fait la tournée des camps de chômeurs. On gagnait vingt cents par jour. Pas en argent, en billets de cantine. Avec ces billets, le soir, on achetait de la bière. Mais les gars ont décidé d'être fatigués de baver dans des camps de travail pour vingt cents par jour. Le mouvement communiste était alors très fort à Montréal, il menait le mouvement ouvrier et voulait que les gars qui étaient dans les camps soient rémunérés au salaire moyen et respectable. Il y eut la Marche de la faim sur Ottawa. Ça venait à la fois de Vancouver et de Montréal. Moi, je ne le savais pas. J'ai pris le freight pour Joliette, j'allais au tabac, avec d'autres. Nous nous sommes faits arrêter comme marcheurs de la faim et ils nous ont gardé pendant un mois.

Nous étions accusés de sédition et de conspiration pour renverser le gouvernement, puisqu'ils nous prenaient pour des marcheurs de la faim. Ça a traîné. Ils ne savaient pas quoi faire. Finalement, ils ont dit : « Plaidez coupables et on va vous laisser aller. » Nous avons tous donné des faux noms — à l'époque ce n'était pas grave, on ne prenait pas nos empreintes.

Après ça, je suis allé à Ottawa. J'ai ramassé des gars et j'ai dit : « Ils n'ont pas voulu laisser passer les marcheurs ? On va y aller quand même ! » Je suis allé voir Oscar Boulan-

ger, député de Bellechasse. Il m'a donné des papiers et je me suis présenté ici et là. Le lendemain matin, on était reçu par le premier ministre Bennett, quatre du Québec, quatre de Toronto et quatre de Vancouver. Et M. Bennett nous regardait : « Pauvres petits garçons, pauvres petits garçons, c'est de valeur... »

Nous avons gagné notre point, parce que tout de suite après, les gars des camps de travail ont eu un salaire respectable. Moi, je nettoyais les tables et ramassais les verres vides. C'était un travail très utile parce qu'autrement, on aurait pu les fracasser, les verres...

On changeait souvent de camp. On allait de l'un à l'autre. Il y en avait jusqu'à Vancouver. C'est alors que les hobos sont devenus à la mode.

RH : Vous avez certainement eu le goût de vous identifier à ce mouvement puisque vous avez écrit, beaucoup plus tard, le Journal d'un hobo.

JJR : Nous étions je ne sais combien, dix mille peut-être, qui bougions. Si on le faisait encore aujourd'hui, il y aurait beaucoup moins de monde au Carré Saint-Louis.

Etre hobo, ça consistait à se chercher à manger. Par exemple, de Montréal, on allait prendre le freight au deuxième tunnel de la rue Bleury, vers 10 h. 30 le soir. Le premier train allait à Québec, le deuxième à Ottawa. On préférait Ottawa parce qu'il y avait là des missions protestantes qui nous donnaient à manger.

RM : Protestantes...

JJR : C'est à peu près à ce moment-là que j'ai abjuré officiellement, signature en trois copies. Une allait à l'archevêché, l'autre à l'endroit où on était né — il fallait évidemment que le curé nous « déregistre » — et puis l'autre, je pense qu'elle allait au gouvernement.

RM : Les parents Richard, à Saint-Raphaël, ont dû avoir de la peine.

JJR : Justement. Quand le vicaire a reçu le papier il a fait le tour du village pour le montrer à tout le monde. Chez mes parents en dernier... Quel scandale ! Enfin, on a dit : « Faut l'admirer un p'tit peu, il est fier de ses convictions. »

Ça faisait longtemps que j'y pensais. La religion catholique m'ennuyait. Je n'étais pas heureux là-dedans.

RM : Ça devait être rare, à l'époque ...

JJR : J'ai toujours été rare ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait vingt ans d'avance. Ça me ramène donc à quarante ans, là, tout de suite.

RM : Votre humilité était déjà forte ... Vous étiez conscient d'être en avance.

JJR : C'est ce qu'on me disait ... Dans la religion, on ne pouvait pas jouir de quoi que ce soit sans que ce soit un péché. C'est un complexe que je gardais depuis ma tendre enfance.

RM : Parce que vos péchés de tendre enfance vous avaient rendu malheureux.

JJR : Evidemment.

R.M. : Quels péchés ?

JJR : Des péchés d'impureté, les seuls au Québec.

RM : En vous écartant de la religion, vous pouviez devenir un pécheur content.

JJR : C'est ça. Et ça permettait de voyager en paix : il y avait beaucoup d'occasions dans les voyages. On arrêtait dans les petites villes et, pour manger, on allait frapper à la porte d'en arrière. Parfois, c'était de belles jeunes filles qui venaient nous ouvrir. Les femmes sont drôles, d'après ce que j'ai pu apprendre à ce moment-là ...

RM : Elles avaient le goût de s'apitoyer sur les hobos ?

JJR : C'était peut-être de la pitié, d'un certain côté.

RM : La pitié des autres a parfois des avantages.

JJR : Oui. Faut savoir en profiter.

RM : Entre-temps, vous écriviez des choses : des nouvelles, des reportages, des poèmes. Vous avez même fait une polémique sur la poésie.

JJR : J'avais décidé qu'il fallait passer à la poésie moderne.

RM : Ça voulait dire quoi ? Valéry ?

JJR : Non, la poésie comme on la voit aujourd'hui. Que-
neau, par exemple. J'étais encore tout seul de mon côté. Quant

à mon adversaire, dont j'ai oublié le nom, il tenait au classicisme. Cette histoire a duré à peu près six mois.

RM : Elle s'est terminée comment ?

JJR : En queue de poisson.

RM : Faute de combattants ?

JJR : Faute de combattants. A part ça, je n'étais pas payé pour ces trucs-là. Je n'ai jamais été payé pour tout ce qui a été publié à ce moment-là. Jamais. Jamais. On acceptait mes textes, c'était déjà beau.

C'est en me présentant au *Journal*, chez Jean-Charles Harvey, que j'ai pris contact avec la littérature. Il y avait Charles Hamel, Charles Doyon. Harvey aimait s'entourer de jeunes et tous les jeunes qui le voulaient pouvaient aller à son petit party du jeudi soir, quand le journal paraissait. J'ai su tout de suite pourquoi Harvey voulait s'entourer de jeunes : c'était pour qu'on l'écoute parler !

RM : Qu'est-ce que vous aviez en commun avec lui ?

JJR : Absolument rien.

RM : Et avec Hamel ?

JJR : On s'est fréquenté passablement ; il était de mon âge. C'était un bonhomme qui prenait plaisir à faire trembler ses amis.

RM. : Et Jean-Aubert Loranger ?

JJR : C'était un véritable bohème. Il prenait du laudarium. A ce moment-là il ne publiait rien, comme d'autres qui sont passés à peu près en même temps que lui. Comme Rex Desmarchais, par exemple, un romancier qui a écrit je ne sais combien de choses. Il n'a jamais eu de succès.

RM : Après la vie de hobo, c'est la guerre.

JJR : Avant de partir pour la guerre, j'ai tout ramassé ce que j'ai pu trouver, sauf les nouvelles parues dans *la Ville rouge* (je n'ai pu mettre la main dessus), et j'ai tout fait brûler. Je me suis dit : « Ça ne sert à rien. » Je pensais que je ne reviendrais pas. Ça ne me faisait rien, d'ailleurs. J'allais faire un petit tour en Europe pour m'amuser. Une fois rendu, ce n'était pas très drôle.

En Angleterre, l'idée m'est venue d'écrire *Neuf jours d'amour*. J'ai été en Angleterre pendant deux ans et demi

avant l'invasion. Tous les trois mois, on avait neuf jours de congé. J'allais à Londres.

RM : *Pour l'amour...*

JJR : J'ai voulu écrire *Neuf jours d'amour* parce que je me suis dit que si je revenais malgré tout de la guerre, je recommencerais à écrire. Mais je suis passé à l'action. Mon régiment a été décimé. J'ai été blessé. Tous mes garçons sont morts. Alors j'ai dit : « On va écrire *Neuf jours de haine*, à la place. »

RM : *Est-ce qu'on peut dire que la vie pour vous, à ce moment-là, était une chose qu'on recommençait à neuf tous les jours ?*

JJR : C'est ça.

Après la guerre, on avait une petite pension. La mienne a duré six mois. J'ai écrit *Neuf jours de haine*. Je n'écris que lorsque je n'ai rien à faire. Je n'écris pas quand je travaille huit heures par jour pour gagner ma vie.

RM : *Neuf jours de haine est votre premier ouvrage qui ait atteint un certain public.*

JJR : Ce n'était peut-être pas à cause de son mérite. A cette époque, rien n'arrivait de France ; les gens étaient assoiffés de nouveauté. C'est ce qui a fait le succès de Gabrielle Roy, de Roger Lemelin et du mien.

Ma formule, je l'avais trouvée. Ils ont dit : un style de mitraillette. Pas du tout ! C'était le style parlé du bon vieux Canadien français qui ne sait pas écrire.

Les avez-vous entendus raconter une histoire, à la campagne ? Ils commencent toujours par dire : « Ce soir-là, j'étais à telle place... » Ensuite, ils continuent. Des petites phrases courtes, racontées au présent.

RM : *Vous avez travaillé chez Tranquille. Des commis de librairie comme Jean-Paul Mousseau ou Jean-Jules Richard, ce n'est pas banal.*

JJR : Evidemment... Pour Mousseau, il fallait que tout soit rangé. Ce n'était pas du tout le genre de Tranquille : il y avait de petits conflits. Ce qu'on a le mieux réussi, ce sont les vitrines. Pas de l'étalage ! De vraies vitrines. Pour une édition rare d'Alexandre Dumas, Mousseau avait fait *les Trois*

mousquetaires et puis d'*Artagnan*, en broche recouverte de papier crêpé. C'était très beau, les gens voulaient les acheter.

La vitrine des Automatistes faisait peur un peu. Mousseau tordait des morceaux de journaux dans un grand seau de colle et collait ça à l'intérieur des vitres, en laissant des espaces ni ronds, ni carrés, mais « automatiques ». Cette vitrine a fait peur aux gens. Elle nous a fait peur à nous aussi, parce que c'était l'été et ça s'est mis à moisir. Le *Refus global* est passé à la moisissure !

RM : Vous aviez des clients éminents : M. Bruchési...

JJR : Quelqu'un le forçait à venir. Quelqu'un de Québec. Il faisait son devoir d'Etat : il fallait qu'il vienne chez Tranquille parce que c'était le seul endroit où ça bougeait à Montréal. Mais il n'achetait jamais rien, bien sûr.

Nous avions des clients de toutes sortes. Un professeur de lettres de l'Université Laval qui m'a emmené au restaurant et qui m'a dit : « Je suis professeur de lettres, je connais ça la littérature, vous allez m'écrire un roman cochon. Il me le faut absolument, c'est pour un gros monsieur du Parlement. » Il ne m'a pas donné son nom. J'ai écrit la première version du *Journal d'un hobo*. Il venait chercher son chapitre toutes les semaines.

On vendait surtout, au début, des livres usagés. Et des « comics » : 5 cents chacun, six pour 25, vingt-cinq pour un dollar. On pouvait aussi les échanger pour 2 cents.

RM : Tranquille, c'était à la fois le centre des artistes et des littéraires.

JR : Absolument. Tout le monde arrivait là. Les peintres, on a toujours considéré qu'ils étaient des ingrats. Après tout ce que Tranquille a fait pour eux, pendant dix ans, bénévolement ! Rien. Ils n'y vont même pas comme clients.

Il y avait un vernissage tous les mois. On servait du caribou. A 7 h. c'était un peu gelé mais à 9 h. c'était dégelé. Ça marchait jusqu'à 3 h. du matin.

RM : Il y a eu l'*Affaire Balzac*.

JJR : Les écrivains ont voulu fêter son anniversaire mais le comité de moralité de l'archevêché a dit qu'on ne fêterait

pas Balzac. Nous autres on a dit : « On va la faire pareil, la fête. » On l'a faite à notre façon. C'était bien amusant. Un peu plus tard, je suis allé prononcer un petit discours au Salon rose de l'Hôtel Windsor, devant la Société des écrivains canadiens qui avait invité la branche québécoise à faire son petit step. J'ai dénoncé le comité de moralité devant tout le monde, en anglais. Ça a fait sa petite fête iroquoise mais on n'a plus entendu parler du comité. Il est mort. Alors ça, c'était ma gloire ! Sur l'estrade, il y avait Monseigneur Maurault, Madame Guèvremont, Jean Bruchési, le Docteur Plouffe, Roger Lemelin. C'est quand même moi qui ai eu le plus de succès avec les Anglaises. J'ai passé une belle soirée.

RM. : Ça prend combien d'Anglaises pour passer une bonne soirée ?

JJR : On commence avec plusieurs, puis on élimine.

RM : L'affaire Balzac...

JJR : Il y eut la parade du samedi soir. C'est Bob Poulin, propriétaire d'*Allo-Police*, qui s'en vient, précédé d'un mortard, avec un flambeau. Suit le corbillard, un vieux corbillard à chevaux déniché quelque part en province. Le sculpteur André Pouliot, qui est mort maintenant, est couché dans le cercueil, costumé en Balzac. On arrive devant la librairie, tout le cortège, avec les journalistes du *Petit Journal*, qui avaient organisé la parade. On entre le cercueil dans la librairie, on le met sur le comptoir. On fait boire du café noir au cadavre, qui consent. Arrivent des dames, des filles qu'on connaissait, costumées en personnages de Balzac, comme la Duchesse de Langeais. Elle arrivent en carrosses à chevaux.

RM : Ça a dû faire fureur !

JJR : Ben non... C'était le samedi soir, il n'y avait pas grand monde en ville. Mais le lendemain, le *Petit Journal* a fait la grosse manchette avec ça. Ils en ont sorti 50,000 copies et ensuite ils ont reçu je ne sais quoi... des influences ont joué et ils ont coupé la manchette. Au lieu de dire qu'on fêtait Balzac, ils ont parlé d'une jeune fille qui avait été violée dans une ruelle... A ce moment-là, des choses comme la fête de Balzac, c'était terrible. Nous recevions souvent des menaces à peine voilées.

RM : Ont-elles découragé quelques-uns d'entre vous ?

JJR : Vous voyez que de 1956 à 1961, je n'ai rien fait.

RM : Et qu'est-ce qu'on fait quand on fait rien ?

JJR : On fait rien. On ronge son frein. J'ai travaillé pour vivre mais je n'ai pas écrit.

RM : Le temps consacré à des tâches non littéraires, était-ce du temps perdu ?

JJR : Peut-être que non. Non, quand même. Parce que l'esprit continue à mûrir.

RM : Qu'est-ce que vous aviez à vous dire, entre littérateurs et artistes de chez Tranquille ?

JJR : On parlait d'expositions. Il fallait aller à l'Ecole des Beaux-Arts puis les descendre. Au Musée de la rue Sherbrooke puis les descendre. Parce que c'était toujours des vieilles croutes qu'il y avait là-dedans ; toujours la gang des Anglais, la Royal Canadian Academy, je ne sais trop... Dans le groupe des peintres, ça bougeait beaucoup. Roussil avait fait scandale avec son grand totem à phallus. Il ne savait pas où le mettre, il l'avait couché sur le gazon de l'Ecole des Beaux-Arts. Des bonnes femmes ont vu ça le lendemain et ont appelé la police. Alors, le totem a été arrêté ! On a voulu organiser une soirée de protestation pour défendre un sans-culotte. Des trucs comme ça, c'était amusant.

RM : Vous avez connu Claude Gauvreau, un littéraire très attaché au mouvement automatiste.

JJR : C'était leur écrivain... D'une certaine manière, il m'a encouragé à écrire, à continuer. Il disait : « Si tu as assez d'enthousiasme, tu vas réussir à faire quoi que ce soit dans n'importe quel domaine. » Je l'ai vu deux fois dans les salons ; ce n'était pas beau à voir. Il se promenait, le dos rond, les mains croisées sur les reins et il gueulait, il gueulait ! Personne ne pouvait dire un mot : c'est lui qui avait raison. On aurait cru que c'était lui le pape, que ce n'était plus Borduas.

RM : Vous aviez besoin de cet encouragement ?

JJR : Non, non. Mais c'est une chose qu'on peut prendre.

RM : Pour persévérer aussi longtemps dans la littérature, avec un succès très, très limité pendant de nombreuses années,

il fallait que vous croyiez en votre « vocation », si je peux dire.

JJR : Est-ce que j'y crois ? Je me le demande ...

RM : Il y a vingt ans, vous deviez être moins cynique.

JJR : Je pense que je devais l'être autant, mais je ne le laissais peut-être pas trop paraître. Je commence à le laisser paraître. Je pense que la littérature est un truc comme un autre. Un tableau, c'est beau ou c'est pas beau. Un livre, c'est bon ou c'est pas bon. La seule chose qui me touche, c'est qu'on m'a dit que j'avais influencé un certain nombre de jeunes. Je trouve que c'est plus important d'influencer un certain nombre de jeunes que d'avoir été lu par un grand nombre de petits vieux ou de moins vieux.

... Je suis encore vingt ans en avant, je suis rendu au cosmos. C'est pour ça qu'il y a un certain nombre de choses qui me laissent indifférent.

RM : Si on revenait chez Tranquille. Vous y avez connu Gaston Miron. Avez-vous assisté au début de son influence sur la poésie québécoise ?

JJR : Non. Ça m'a toujours paru un grave mystère, cette histoire-là. Parce que Miron, il me semblait qu'il n'écrivait pas. Il se vantait qu'il n'écrivait pas. Il a fait beaucoup de promotion. On ne pouvait pas aller dans un lancement sans qu'il y soit. C'était lui qui avait le plancher. Ça ne veut rien dire ... Je ne croyais pas du tout à Miron avant que *l'Homme rapaillé* soit sorti. Je pensais qu'il était tout juste un hâbleur.

RM : Après un long silence, nous voici en 1965. Le Journal d'un hobo paraît chez Parti Pris.

JJR : Il avait été refusé partout. Miron était à Paris, il avait eu une bourse. Je lui avais écrit. Il est allé chercher le manuscrit chez Julliard, chez Laffont ... Il devait s'enuyer à Paris, puisqu'il l'a lu. Et il l'a recommandé à Parti Pris.

RM : Même en 1965, le Journal d'un hobo a fait un peu scandale.

JJR : Est-ce que ça a fait scandale ?

RM : Il y a des gens qui trouvaient ça raide, les aventures homosexuelles et hétérosexuelles du héros.

JJR : S'ils avaient lu la première version ! Dans la deuxième, on a tout coupé. C'est d'ailleurs ce qu'on m'a reproché en France. Ils ont dit : « Il n'y a pas assez de détails, on ne comprend pas toujours vos scènes d'amour. »

RM : Quand vous parlez de l'amour, vous tournez autour.

JJR : ... la première version, je l'avais écrite pour faire plaisir au vieux ministre, qui était peut-être le premier, je ne sais pas, enfin ... Et quand je l'ai refaite, j'ai toujours eu à l'idée que le salut de l'humanité est dans les sens.

RM : La vie de hobo, vous l'avez vécue. Est-ce que vous n'avez pas l'impression d'avoir perdu votre temps ?

JJR : Pas moi. Pas du tout. Au contraire, j'ai beaucoup appris. J'en ai appris assez pour écrire un livre. J'ai surtout vu beaucoup de belles choses. C'est important. C'est beaucoup plus intéressant sur le freight que sur la plage de Miami.

RM : Qu'est-ce qui fait qu'une chose est belle ?

JJR : Je ne sais pas ... J'ai dit que parler n'était pas mon bag, quand j'étais tout petit. Moi, je regardais. Ça a toujours été mon culte, d'une certaine façon : regarder.

RM : L'amour, c'est beau ? Vous n'en parlez pas beaucoup.

JJR : Il faudrait que je sache compter jusqu'à cinquante au moins.

RM : Compter quoi ?

JJR : Mes aventures. Je n'ai jamais pris réellement l'amour au sérieux. Le plus longtemps que je suis resté amoureux, c'est peut-être six mois. Je n'ai jamais parlé de ces choses-là parce que je suis un peu renfermé. Il y a certaines choses que je garde, je ne sais pas pourquoi.

RM : Depuis deux ou trois ans, vous vous êtes lancé à corps perdu dans l'écriture : Faites-leur boire le fleuve, Carré Saint-Louis, et vous travaillez à d'autres livres. Carré Saint-Louis, c'est une sorte de rupture, de clin d'oeil à la jeunesse. Un clin d'oeil passablement ironique.

JJR : Je ne sais pas. Mon oeuvre, je ne la vois plus. Je ne vois que ce que je fais.

RM : Vous n'êtes pas tenté d'écrire vos Mémoires : à soixante ans, les écrivains commencent souvent à parler de la mort. Parfois, ils en parlent pendant trente ans.

JJR : ... je fais mon petit bonhomme de chemin, comme je peux. J'ai mieux que le bonheur, j'ai la béatitude. Une petite fille m'a dit : « Ça doit être platte ! » Elle n'avait pas compris. Je ne parle pas de béatitude dans le sens de contemplation. Mais, je ne m'en fais pas. Alors, le bonheur, je dois l'avoir.

(Propos recueillis par RÉGINALD MARTEL)